

Les blessures de l'exil

En attendant le bonheur d'Abderrahmane Sissako

Gilles Marsolais

Number 114, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24662ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (2003). Review of [Les blessures de l'exil / *En attendant le bonheur* d'Abderrahmane Sissako]. *24 images*, (114), 52–52.

LES BLESSURES DE L'EXIL

PAR GILLES MARSOLAIS

Mauritanien par sa mère, mais élevé au Mali, le pays de son père, Abderrahmane Sissako (né en 1961) a étudié le cinéma et vécu en URSS de 1981 à 1992, avant de s'installer en France à l'occasion de la présentation de son film *Octobre*, au Festival de Cannes, en 1993. D'inspiration autobiographique, comme *La vie sur terre* (1998), ses films sont indissociables de son parcours.

En attendant le bonheur, présenté lui aussi dans la section Un certain regard du Festival de Cannes, avant de l'être au Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias où il a raflé la louve d'or, ne fait pas exception. Sur le mode poétique, Abderrahmane Sissako évoque cette période de transition et de déracinement où, à la fin de l'adolescence, avant de partir pour Moscou, il s'est retrouvé à Nouakchott auprès de sa mère, puis en transit à Nouadhibou, un petit port de pêche arrimé à la côte mauritanienne, coincé entre les dunes de sable du désert tout proche et l'appel du grand large avec ses cargos et ses paquebots, vivant pauvrement et ne parlant pas la langue du pays, contraint à un mode de perception et de communication fragmentaire... «en attendant le bonheur».

À travers des saynettes émouvantes inspirées du quotidien, qui, par la fragmenta-

tion et la justesse du regard, explorent l'espace et la durée sans s'embourber dans la joliesse de carte postale (celle de l'exotisme du lieu) ni dans le symbolisme appuyé (comme pourrait l'être celui des étoffes qui flottent au vent), ce film, dont le titre français traduit bien qu'il s'agit autant d'un état mental que physique, parvient à créer à travers le personnage d'Abdallah un climat particulièrement évocateur de ce lieu de transit bigarré, ainsi que de la part de rêve, d'ennui et de tension intérieure vécue par tout migrant en partance, qui se trouve déjà en état d'exil intérieur, avant même d'accomplir le voyage initiatique.

Quiconque met le pied en Afrique ne peut s'empêcher d'observer et de ressentir profondément un rapport à l'espace et au temps totalement différent de celui qui prévaut ailleurs, en Occident. Comme Raymond Depardon l'explore dans chacun de ses films à travers une imagerie et un mode de narration qui lui sont propres, la force suggestive des films d'Abderrahmane Sissako vient de ce que cette donne est au cœur de sa démarche, voire, qu'elle en est la matière même. *La vie sur terre*, qui se déroule à Sokolo, petit village du Mali, parle du passé pour tenter de se projeter dans l'avenir, ne serait-ce que pour tenter d'exister, à travers

la durée, pour soi-même et dans le regard de l'autre, à l'image même de l'Afrique noire, alors que *En attendant le bonheur* explore un no man's land plus près de la réalité de l'Afrique du Nord: le rapport aux racines paternelles dans le premier film, la filiation maternelle dans le second. Mais tous deux sont néanmoins taraudés par le même désir déchirant de partir: «Ce qui vit loin de toi vaut-il ce que j'oublie de nous?» écrivait-il déjà à son père, dans le premier film.

Dans *En attendant le bonheur*, les indices fragmentaires par lesquels le personnage perçoit ce lieu de transit (surtout des pieds, des jambes, des étoffes animées par le vent et diverses démarches, dont celle des chameaux) sont vus par une petite fenêtre au ras du sol, dont le cadre évoque la projection de quelque lanterne magique, amplifiant l'effet de représentation et d'irréalité du moment et du lieu. Plus que les signes d'une réalité à appréhender, ces indices sont les traces d'un présent-passé, d'un espace et d'un temps qu'Abdallah, étranger à ce monde dont il ne maîtrise pas la langue, a déjà mentalement quittés. C'est sans nul doute cette disposition d'esprit qui lui permet, en déambulant pour tromper son ennui, de saisir les manifestations de la vie quotidienne en apparence anodines mais combien révélatrices, celles-là mêmes qui échappent au regard commun comme ce coup d'œil inattendu sur un soldat tenant son bébé dans ses bras, et qui, par effet d'accumulation, en arrivent à produire un film mélancolique d'une beauté poignante.

Dans ce lieu indifférent du bout du monde où chacun vit dans l'attente de son destin ou dans ses rêves, l'obstination utopique de l'ancien pêcheur devenu électricien, accompagné de son jeune apprenti déluré, à vouloir apporter l'éclairage jusque dans la mer de sable toute proche (qui s'apparente à quelque cimetière des rêves brisés) apparaît comme une vague lueur d'espoir, qui pourrait transformer ce lieu de transit et d'exil en un milieu de vie permanent où chacun pourrait enfin trouver... le bonheur. ■

Un climat évocateur de ce lieu de transit bigarré.



EN ATTENDANT LE BONHEUR

France-Mauritanie 2002. Ré. et scé.: Abderrahmane Sissako. Ph.: Jacques Besse. Mont.: Nadia Ben Rachid. Son: Antoine Ouvrier, Alioune Mbow. Int.: Mohamed Mahmoud Ould Mohamed, Khatra Ould Abdel Kader, Maata Ould Mohamed Abeid. 95 minutes. Couleur.